

Sur ce PDF le signe ° désigne un hyperlien

Editorial.
Page 1-2

° Colloque 2014
Page 3-4

° Réflexions, Vidéo 20ans AGSAS
Page 5-6

° Résonance intérieure
Page 7-8-9

° Sandor Ferenczi
Page 10-11-12

° Le secret d'Olga
Page 13

° Des mots...
Page 14

° Reportage "Si On rêvait..."
Page 14-15-16-17-18

° Le bien être à l'école
Page 19-20

° "L'enfant qui n'apprend pas"
Page 21-22-23

° Bistrot pédagogique
Page 24-25

° Empêchement clownesque
Page 26-27-28

° Patricia Chalon
Page 29

° Recension : "Le plus beau de tous les pays."
Page 30

° La cour de Babel
Page 31

° Idéklic, 25 ans !
Page 31

° Congrès de la FNAREN
Page 32

° Adhésions
Page 33

° Publications
Page 34

EDITORIAL

« Et si on se préoccupait d'abord de l'humain ? »

« Moi, si je redessinai le monde, j'aurais envie qu'il y ait moins de villes, moins de pollutions, moins de voitures, qu'on prenne le temps de se déplacer, qu'il y ait plus de campagnes, de forêts, qu'on puisse admirer les champs de fleurs... Moi, si je redessinai le monde, j'aimerais qu'il y ait moins de guerres, qu'il n'y ait plus de conflits, de pays divisés, qu'il n'y ait plus d'otages retenus. J'aimerais que le monde soit un seul grand pays, qu'il n'y ait plus de racisme... »

Cet extrait d'un atelier de philo, rapporté par Maryse Métra dans le dernier numéro de notre revue *Je est un Autre* sur le thème « Éducation et psychanalyse. Quelle histoire !? », nous rappelle un espoir et une vérité, cent fois remis sur le métier de la fabrication de l'humain !

L'espoir, c'est le désir d'un monde plus humain, un horizon vers lequel nous emmenons les enfants lorsqu'on leur donne la parole comme nous le faisons tout particulièrement dans les ateliers de l'AGSAS et dans tous les lieux où l'on considère les enfants et les adolescents comme des interlocuteurs valables. La vérité, c'est qu'ils nous renvoient à l'essentiel qui ne devrait jamais quitter nos vies d'adultes responsables : où que l'on soit, quoique l'on fasse, « faire jaillir l'humain ». Cette expression de la présidente de l'AGSAS, lors de la conclusion du colloque de nos 20 ans, prendra tout son sens au colloque des 4 et 5 octobre 2014. En conseil d'administration, nous nous sommes ralliés avec beaucoup d'enthousiasme au titre proposé par Patrick Berton : « Et si on se préoccupait d'abord de l'humain ? » A l'heure où je conclus cet édito, au lendemain du résultat des élections européennes, la brûlure de l'actualité ne nous oblige-t-elle pas à remettre encore et encore cette question en chantier ?

À l'AGSAS, l'humain est notre préoccupation constante. Rien de ce que nous inventons, individuellement et collectivement, n'esquive cette question. Que ce soit dans nos pratiques de rencontre avec l'autre, dans nos écrits, dans nos interventions où nous explorons les chemins qui s'ouvrent dans le dialogue pédagogie-psychanalyse, nous avançons avec nos « outils » de résistance à la marchandisation de l'humain : l'écoute, le regard, la parole. Dans ce colloque à venir, en mettant l'accent sur ce qui est transversal à notre éthique et à nos pratiques, nous voulons continuer d'interroger comment prévenir les souffrances d'école et y remédier mais aussi comment prévenir les souffrances d'avant et d'après le temps de l'école et y remédier. Du bébé au grand âge, nous voulons creuser le sillon de l'intime, articulé au professionnel, et ce, dans les milieux d'éducation, du médico-social et du soin. C'est un vaste chantier, ambitieux, mais nous serons utopiques et réalistes : nous ferons des petits pas et nous serons comme ce colibri dans la légende amérindienne qui va chercher quelques gouttes d'eau avec son bec pour éteindre l'immense incendie de la forêt.

Cette question de l'humain avait déjà été abordée lors du colloque de 1997 « Qu'en est-il de l'humain à l'école ? ». On en retrouve l'essentiel dans le numéro 6 de *Je est un autre*. Lors du colloque 2014, nous irons un peu ailleurs et nous nous enrichirons de l'expérience de ceux qui nous confortent dans nos projets d'humain mais qui travaillent aussi à bousculer notre confort.

Christine Schuhl, universitaire et éducatrice de jeunes enfants, nous emmènera dans l'anodin de notre quotidien pour y repérer ce qu'elle appelle « les douces violences ». Nous puiserons à ses outils et à ses expériences, dans le monde de la petite enfance, pour les façonner et les adapter à nos pratiques professionnelles afin qu'elles gardent tout leur sens.

Avec André Quaderi, psychologue clinicien et universitaire, nous apprendrons comment « le pari de l'humain dans la démence » est possible. En proposant les conditions d'une « écologie humaine », il nous montrera que les troubles du comportement qu'il a rencontrés en accompagnant de nombreux patients atteints de la maladie d'Alzheimer sont « bien sensés ». Sans nul doute, son intervention, en revisitant la notion « d'individu-environnement » de Winnicott, résonnera sur bien des points avec nos questions sur les troubles du comportement d'autres publics qui exigent des professionnels une qualité d'écoute, une bienveillance et de l'empathie.

Quant à Jean-Pierre Lebrun, psychiatre et psychanalyste, son intervention s'inscrira dans son travail sur les « lois pour être humain ». Nous savons combien la Loi, la violence, le statut de la parole, de l'origine, de l'autorité, de l'altérité, du féminin interrogent à la fois l'actualité de notre société et toutes les pratiques professionnelles de nos « métiers du lien ».

Et puis, d'une manière ou d'une autre, bien d'autres personnalités pourraient nous accompagner dans notre travail-plaisir de ces deux jours, parmi lesquelles : Ariane Mnouchkine dont les vœux de début d'année m'ont inspiré l'article du dernier numéro de *Je est un autre* « Les 5 enjeux politiques des Groupes de Soutien au Soutien. Poursuite du « chantier de l'humain », ainsi que Daniel Picouly et Nathalie Novi dans leur album *Et si on redessinait le monde*. Et, comme il ne sera pas seulement question d'idées utopiques mais de mettre en partage nos pratiques, chacun d'entre vous pourra s'inscrire dans les débats et les ateliers pour prendre la parole et la partager.

Faire de l'humain une priorité et faire la place à notre créativité, tel est, une nouvelle fois, notre projet de rencontre annuelle. Nous serons heureux de votre présence et nous vous attendons nombreux.

Martine Lacour, vice-présidente de l'AGSAS

Colloque de l'AGSAS

Et si on se préoccupait d'abord de l'humain ?

Espace René Fallet. 29 bis Avenue Jean Jaurès 91560 Crosne
RER D Gare de Montgeron-Crosne (16 minutes de la Gare de Lyon)

Samedi 4 octobre et dimanche 5 octobre 2014

Programme

Samedi 4 octobre 2014

Dimanche 5 octobre 2014

<p>9h00- 9h 45 Accueil des participants</p> <p>9h45-10H45 Introduction du thème du colloque par Maryse Métra Présidente de l'AGSAS</p> <p>dialogue avec les participants.</p> <p>11h-12h30 Intervention de Christine Schuhl Éducatrice de jeunes enfants, universitaire</p> <p>"Accompagnement et douces violences, une bienveillance à définir"</p>	<p>9h 30 -11h 00 Ateliers autour d'une question liée au thème du colloque</p> <p>11h 15 -12h 30 Intervention de Jean-Pierre Lebrun Psychiatre, psychanalyste</p>
<p>12h30 -14H : Déjeuner libre</p>	<p>12h30 -14H : Déjeuner libre</p>
<p>14h-15h30 Intervention d'André Quadéri Psychologue clinicien, professeur des Universités</p> <p>« Organisation du travail et approche non médicamenteuse de la maladie d'Alzheimer »</p> <p>16h00 - 17h30 Ateliers à partir des outils de l'AGSAS : Ateliers de Philo, Atelier Psycho-Lévine, Atelier de Soutien Au Soutien, La Maison des petits dans l'école.</p> <p>-----</p> <p>18h Assemblée générale de l'AGSAS de l'AGSAS</p>	<p>14h -15h30 Intervention de Ariane Mnouchkine Metteur en scène de théâtre Animatrice de la troupe du Théâtre du soleil qu'elle a fondée en 1964 Scénariste, réalisatrice de films.</p> <p>15h30-16h00</p> <p>Synthèse et clôture du colloque par Maryse Métra, Présidente de l'AGSAS</p>

Colloque de l'AGSAS (suite)

Modalités d'organisation

Tarif du colloque :

50 € pour les adhérents **2014-2015**

70 € pour les non adhérents

Hébergement : à l'initiative de chaque participant.

Une liste d'adresses peut être envoyée, sur demande, par Rose Join-Lambert

Correspondante colloque

Rose Join-Lambert
212 Rue de Vaugirard
75015 Paris

01 42 19 05 29 et 06 15 87 38 22
rjoin-lambert@wanadoo.fr

Inscription

Merci de bien vouloir remplir le bulletin ci-dessous et l'envoyer, accompagné de votre chèque libellé à l'ordre de l'AGSAS, à Rose Join-Lambert.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél :

Mail :

Fonction :

Ci-joint, chèque à l'ordre de l'AGSAS :

Adhérents : 50 €

Non adhérents : 70 €

NB : Il ne nous est pas possible de diviser le prix pour les personnes venant 1 seule journée.

Merci de bien vouloir compléter la demande d'autorisation ci-dessous

J'autorise l'AGSAS à utiliser ma photo sur son site

Je n'autorise pas

Date signature

Pistes de réflexion à l'écoute des vidéos des 20 ans de l'AGSAS

A l'occasion du colloque des 20 ans de l'AGSAS, Michèle Sillam s'est proposée pour filmer des volontaires sur leur rencontre avec l'AGSAS et ce qui avait changé dans leurs pratiques.

À travers ces 12 interviews que l'on peut écouter en une trentaine de minutes sur le site de l'AGSAS, se dessine un portrait de l'AGSAS, de ceux qui composent l'association, comment ils la vivent, un portrait aussi de Jacques Lévine et des apports personnels et théoriques qui ont été les siens. Bien sûr, il ne s'agit que d'un échantillon, mais il est éclairant par sa diversité autant que par les convergences.

Qui ?

Neuf personnes sur douze disent, au cours de l'entretien, leur fonction ou l'évolution de leur fonction entre la rencontre et ce qu'elles sont actuellement. Philippe Meirieu ne donne pas son statut mais nous le connaissons tous et Dominique Senore, s'il ne donne pas son statut actuel, se rappelle l'origine des ateliers philo à la création desquels il a participé avec Jacques Lévine.

Diversité des interviewés : étudiant en philosophie, psychologues scolaires, conseillers d'orientation psychologues, psychanalyste, IEN, professeur d'université. Est-ce l'effet du seul volontariat ou a-t-on sollicité des personnes pour avoir cette palette de fonctions ?

À signaler qu'il n'y a aucun enseignant qui se soit prêté au jeu de l'interview. Une seule est enseignante lors de son premier contact avec l'association, mais elle est aujourd'hui psychologue scolaire. Est-ce à dire qu'il y a peu ou pas d'enseignants de classes banales à l'AGSAS ? C'est une question que l'on peut se poser en analysant ces interviews.

La rencontre, comment ?

Pour plus de la moitié du groupe (7), la rencontre s'est faite par Jacques Lévine, par ses livres d'abord (1), par les ateliers philo (3, dont un lorsqu'il était enfant), des séminaires professionnels (IEN, COP).

Pour les autres, les biais ont été des personnes : une belle-fille qui participe déjà et en parle ; la rencontre avec des membres de l'AGSAS (Jeannine, Michèle, Geneviève) ou encore par le passage en groupe de Soutien au Soutien.

Là encore, nous constatons la diversité des entrées mais, dans tous les cas, les interviewés ont été attirés par la façon de parler, de se présenter, que ce soit celle de Jacques comme celle des autres.

Rencontrer Jacques Lévine, ce n'est pas rien

La première fois qu'on rencontre Jacques est quelque chose qui compte, on n'est pas indifférent : « rencontre lumineuse, impressionnante, présence très importante, séduction, début d'une grande histoire, un très beau moment ».

Il est centré sur lui-même, c'est un concentré d'écoute et de bienveillance, une transmission de personne à personne, il amenait les autres à réfléchir. On reconnaît aussi sa grande capacité d'analyse.

Ce qu'on retient des idées de Jacques

Ce qui se dit sous des formes diverses : la richesse de la pensée, l'écoute tripolaire, le regard porté sur les enfants, la place du sujet dans l'acte pédagogique, un enfant sujet pris dans sa globalité et fier de ce qu'il apprend, l'idée de croissance, la capacité à penser par soi-même et à s'appropriier le monde et enfin l'école des quatre langages.

Pistes de réflexion à l'écoute des vidéos des 20 ans de l'AGSAS (suite)

L'AGSAS

Plusieurs des interviewés parlent de l'AGSAS comme d'une grande famille. On apprécie :

- La diversité des personnes, des horizons, le non-jugement, la bienveillance, le fait que la parole de l'un vaut celle de l'autre
- Les rencontres humaines
- On se sent accueilli dans une communauté de pensée
- Des personnes dynamiques qui sont dans la futurisation
- L'accompagnement interne et la co-réflexion ; penser ensemble
- La double référence pédagogique et psychanalytique
- Le projet éducatif, social et politique
- Entrer dans la logique de l'autre

Quels changements, quelle aide ?

Les apports ou l'aide varient selon les personnes, et les fonctions qu'elles occupent, mais on peut relever :

- L'accompagnement : il peut être quotidien, sorte d'intériorisation qui peut aller jusqu'à se sentir nourri
- Le changement de regard
- La structuration de la pensée
- Un point d'appui
- La capacité à s'interroger sur soi, et/ou sur le sens de l'éducation
- Dans un moment de détresse professionnelle, la prise de conscience qu'on n'est pas seul

Voilà l'écoute qui est la mienne de ces trente minutes de vidéos. Et vous, qu'en pensez-vous ?

Liliane Chalon

Autour de la parole : la résonance intérieure

Préparant le séminaire de l'AGSAS de mars dernier, je reprends la communication de Jeanne Moll, Autour de la parole dans les groupes de Soutien au Soutien, prononcée en novembre 2013, et je lis :

« Les instruments essentiels de ce travail [dans un groupe de Soutien au Soutien] : **la parole et son corollaire, l'écoute**. [...] Il est nécessaire [...] de nous **accorder**. [...] Cela revient à **accorder nos instruments**, pour que ça sonne juste, comme avant un **concert** où tous vont réaliser une **œuvre commune** ».

L'invitation musicale à penser était forte, et m'interpella, moi pour qui « l'accord » occupe une place si importante dans ma vie de musicien : les mots de Jeanne me donnent une clé d'accord et de compréhension de ce qui se passe dans la parole du Soutien au Soutien, à condition de donner à la fonction d'accord sa valeur musicale propre.

La plupart du temps, le mot « accorder » n'est pas compris à sa juste mesure, y compris par nombre de musiciens qui n'ont pas saisi que la notion venait d'un domaine extra musical, philosophique, platonicien. Dans l'utilisation qu'en fait Jeanne, il ne faut pas seulement lire une image, une métaphore filée, mais peut-être l'essence même du Soutien au Soutien.

J'accorde régulièrement mon clavecin, et j'ai longtemps travaillé sur une catégorie d'instruments qu'on appelle les instruments d'amour. Le plus connu est la viole d'amour, pour laquelle Vivaldi et d'autres compositeurs ont écrit de si beaux concerti. L'instrument d'amour est muni d'un procédé acoustique particulier : des cordes métalliques sont ajoutées aux cordes frottées en boyau. On leur donne le beau nom de Cordes Sympathiques ! Elles ne sont pas elles-mêmes frottées, mais passent sous le chevalet, dans une gorge sculptée dans le manche où elles deviennent invisibles, et sont fixées au niveau de la tête de l'instrument sur un chevillier à rallonge, pouvant tenir jusqu'à 16 cordes, voire plus ! J'ai pu montrer, dans un article écrit pour un colloque à Venise, que divers autres procédés ont été utilisés pour obtenir des résultats acoustiques proches afin d'enrichir le son de l'instrument, procédés qui n'étaient pas identifiés comme tels par les modernes, mais que les anciens reconnaissaient : toujours écouter les anciens !

Qu'est-ce que cela a à voir avec l'écoute ? Les cordes sympathiques ne sont pas jouées, ne sont pas frottées par le musicien qui n'y a pas accès. Elles se meuvent, « s'émeuvent » dirait-on au 17^e siècle, lorsque leur fréquence de base rencontre la fréquence d'une note jouée sur les cordes frottées. Elles vibrent alors sans qu'on les touche, par sympathie, c'est-à-dire, étymologiquement, parce qu'elles ressentent le même pathos, la même émotion au sens de la passion cartésienne. Elles ne sonnent pas très fort, le profane ne les entend pas vraiment, comme un scintillement à la surface de l'eau. Mais la résonance ne naît pas obligatoirement d'une fréquence identique ; la corde sympathique peut se mouvoir à partir d'une fréquence interne à la note qui lui sert de moteur : la corde sympathique révèle l'intérieur de la note jouée et la met en valeur. C'est un procédé bouleversant pour qui sait l'entendre et l'a utilisé, c'est un procédé de rayonnement, de halo et d'enveloppe. J'ai souvent dirigé des ensembles de cordes sympathiques, et la résonance était exceptionnelle. J'ai joué moi-même d'un de ces instruments merveilleux, j'ai toujours essayé de faire entendre ces notes dans les chœurs que j'ai dirigés.

(suite page 8)

Autour de la parole : la résonance intérieure (suite)

Quid de l'accord ? L'accord ne cherche pas seulement à faire correspondre deux enveloppes sonores : deux notes identiques. Le bon accord va bien au-delà. Il cherche la résonance interne des notes, celle que la corde sympathique utilise justement. Lorsqu'un instrumentiste joue une note, il produit un son dit fondamental, mais également des notes dites harmoniques – encore une allusion platonicienne – qui, en fonction de leur fréquence et de leur intensité, définissent le timbre de l'instrument. Si je joue un Do, je fais aussi entendre des notes simultanées, de moindre intensité, du grave vers l'aigu : Do, sol, do, mi, sol, si bémol, si, do... C'est l'équilibre de l'ensemble qui permet de reconnaître un piano d'une trompette.

Qu'est-ce que je fais quand j'accorde deux notes ? Je n'écoute pas l'apparence, la note fondamentale, j'écoute les notes harmoniques, et je les fais correspondre ; les deux Do peuvent sembler justes, mais si je n'atteins pas les autres notes, si je ne les écoute pas, alors mon accord sera faux. Dit autrement, je n'écoute pas l'épiderme, ou juste un peu, surface externe qui protège de l'extérieur, mais j'entre dans l'épaisseur de cette peau sonore, et j'écoute au moins le derme, l'épaisseur, espérant aller jusqu'à l'hypoderme, tellement difficile à entendre. Sur certaines notes, on n'en entend que la sensation, les fréquences sont trop rapides pour que l'oreille les capte. Accordées, on parle de notes calmes, de tranquillité... Accorder deux notes (on n'en accorde jamais une seule, car une note est toujours en relation avec une autre, autre lien avec le Soutien au Soutien), c'est leur donner un statut de Sujet, les comprendre dans leur épaisseur moïque.

J'ai très souvent été surpris de ce que l'AGSAS m'apporte dans ma pratique musicale et musicologique et, souvent, je prends de court mes interlocuteurs musiciens car je ne pense pas comme eux. Quand je lis, j'interprète une partition, quand je regarde une source musicale, je cherche d'abord la logique de celui qui l'a écrite : la logique de l'autre. Souvent, j'ai dit à des chanteurs que j'avais l'impression que le compositeur me parlait, comme un langage différé par delà les siècles. J'ai pu transformer le son d'un chœur, interprétant du Lully, en demandant à ses membres de retrouver le souvenir fantasmé de la voix de leur mère qui les berçait, enfants, d'une chanson pour les endormir. Je savais que cette image allait faire vibrer certaines notes intimes, allait déconstruire leur voix d'adultes trop travaillée : moment intense d'une répétition réussie. Un trait malhabile, sur une partition, ou rageur, marquant une erreur catastrophique, me dit la fatigue de celui qui vient de copier beaucoup de musique, il y a trois cents ans : *Souvent, le bon Homère va dormir* écrit Marc-Antoine Charpentier dans la marge d'une feuille raturée.

(suite page 9)

Autour de la parole : la résonance intérieure (suite)

La parole et son cadre dans un groupe de Soutien au Soutien peuvent prendre cette fonction « sympathique » si les membres s'accordent, et je l'ai vécu ainsi lors du dernier séminaire quand j'ai exposé une situation douloureuse, le dimanche matin. Le cadre, comme pour une note de musique, permet la mise en vibration de l'intérieur de la parole et son épiphanie, sa révélation pour qui pourra l'entendre et la chercher, mais surtout, pour celui qui la dit et ne l'entend pas toujours. L'Amour platonicien, celui de Diotime dans le Banquet, révèle la beauté intérieure, l'essence de l'Être, d'où l'instrument d'amour qui révèle la substance de la note. Comme avec ces instruments, la parole idéale passe de l'apparence à l'essence, à la révélation de la substance. Elle permet de traverser l'épiderme de celui qui parle. S'accorder dans un groupe de Soutien au Soutien, c'est se mettre à l'écoute de ce qui vibre chez l'autre et lui permettre de l'entendre.

Pour terminer en images, voici deux photographies d'un violon d'amour que nous avons fait reconstruire, avec Philippe Foulon, remarquable gambiste, sur un modèle de 1751.



Si vous souhaitez aller plus loin, Jean-Charles Léon vous conseille de lire l'article très "musicologique" sur les instruments d'amour, intitulé *La problématique des reconstructions du violoncello all'inglese : de la recherche à l'interprétation*. (PDF à télécharger sur <http://www.cini.it/publications/antonio-vivaldi-passato-e-futuro-it> ou à demander directement à l'auteur : jcleon@wanadoo.fr)

Jean-Charles Léon
Professeur de musique, musicologue

Sandor Ferenczi ou les filiations de l'AGSAS

Cet article est une présentation sommaire de la conférence donnée, par Florence Tessarech, lors du séminaire de l'AGSAS, en mars 2014. Le texte intégral est téléchargeable sur son site (florence-tessarech.fr/).

Jacques Lévine et Michael Balint (1896-1970) se sont rencontrés, nul ne l'ignore. Par contre, on sait moins que ce dernier participa aux « groupes de médecins qui exposent un cas », créés avant 1930 à Budapest par Sandor Ferenczi (1873-1933). Après avoir été son analysant, Balint fut son élève et ami proche.

Qui était celui qu'on nomma un temps « l'enfant terrible de la psychanalyse » ? Ferenczi est né le 7 juillet 1873 en Hongrie, huitième enfant d'une fratrie de onze. Son père meurt lorsqu'il a 15 ans, sa mère s'occupe alors des enfants et de la librairie. « Quand j'étais un petit garçon, j'étais dans une rage impuissante contre ma mère qui me traitait avec trop de sévérité. (...) Il est possible que [ses] traitements sévères ... (et la douceur de mon père) aient eu pour conséquence chez moi un déplacement du complexe d'Œdipe (le meurtre de la mère, l'amour du père)» écrit-il⁽¹⁾ à Freud, son analyste et son ami intime.

A Budapest, Ferenczi est psychiatre, puis psychanalyste. Cultivé et éclectique, il privilégie les innovations théoriques et cliniques au détriment des honneurs. Après la cinquantaine, il est confronté à des enjeux institutionnels, des jalousies, des diffamations, mais aussi des malentendus ; malgré de solides liens d'amitié, Freud le désapprouve. Tout cela pèsera lourdement sur son oubli et sa mort prématurée le 22 mai 1933.

L'œuvre et les apports théoriques de Sandor Ferenczi

Ses œuvres, issues d'erreurs fécondes, seront reconnues dans son pays après 1983 et publiées en français plus de 30 ans après sa mort.

La pédagogie et la médecine sont souvent associées, notamment dans les articles qui réunissent ses thèmes de prédilection : *l'infans* (celui qui n'a pas les mots) toujours présent dans l'adulte, le transfert et son concept novateur d'introjection. Ce thème et celui du *traumatique*, toujours en filigrane, ont conféré à Ferenczi une figure de pionnier.

Deux textes fondamentaux

Avant de les aborder, notons qu'un des premiers textes de Ferenczi concerne la psychanalyse et la pédagogie⁽²⁾. Dans la préface, Balint écrit : « Ce fut dans la littérature psychanalytique le premier article sur la pédagogie, cependant il fut ignoré, puis oublié. Probablement parut-il propre à susciter des controverses à l'époque ».

(suite page 11)

Sandor Ferenczi ou les filiations de l'AGSAS (suite)

Transfert et introjection (3) (1909)

La tendance au transfert existe dans toute relation, par exemple entre *maître et élève* ou *médecin et malade*, sans qu'on y prête attention. En s'interrogeant sur sa nature, Ferenczi crée l'introjection, un processus psychique en rapport avec l'identification. Il l'explique en rappelant l'importance de la première enfance où l'enfant aime ses parents, c'est-à-dire qu'il s'identifie à eux, principalement au parent du même sexe. Les objets d'amour sont alors mentalement intégrés, introjectés au Moi. Le médecin sera plus tard comme un « revenant » des figures de l'enfance, en raison de « l'importance du complexe d'Œdipe refoulé (amour et haine pour les parents) », comme toute personne qui détient une supériorité. Si son comportement bienveillant fait place à une remarque un peu moins amicale, « la rage, la haine, la colère refoulées » conçues autrefois contre des personnages (parents, adultes de la famille, éducateurs) qui lui imposaient le respect ou la morale se déclenchent.

Confusion des langues entre les adultes et l'enfant, ou le langage de la tendresse et de la passion (1933)

Ce texte, l'un des plus célèbres, est toujours d'actualité. Ferenczi y écrit : « Les séductions incestueuses se produisent habituellement ainsi. Un adulte et un enfant s'aiment ; l'enfant a des fantasmes ludiques comme de jouer un rôle maternel à l'égard de l'adulte. Ce jeu peut prendre une forme érotique, mais il reste pourtant toujours au niveau de la tendresse. » Certains adultes « aux prédispositions psychopathologiques... confondant les jeux des enfants avec les désirs d'une personne » qui a une maturité sexuelle « se laissent entraîner dans des jeux sexuels sans penser aux conséquences ».

L'enfant, physiquement et moralement sans défense, a une personnalité trop faible pour protester ; ses pensées sont paralysées. La force et l'autorité de l'adulte le rendant muet, il obéit mécaniquement ou se bute. Ferenczi dit qu'il s'identifie à l'agresseur et qu'il introjecte le sentiment de culpabilité de l'adulte, porteur d'un jeu anodin transformé en un acte à punir. Par ailleurs, « Presque toujours l'agresseur se comporte comme si de rien n'était », l'enfant devient alors clivé : innocent/coupable.

Autre cas de figure dans la confusion des sentiments, le *terrorisme de la souffrance* : « Les enfants sont obligés d'aplanir toutes sortes de conflits familiaux, et portent, sur leurs frêles épaules, le fardeau de tous les autres membres de la famille. » Ce n'est pas le désintéressement qui les anime mais l'envie « de pouvoir jouir à nouveau de la paix revenue et de la tendresse qui en découle. » Ferenczi donne l'exemple d'« une mère qui se plaint continuellement de ses souffrances qui peuvent transformer son enfant en aide-soignante ».

Ce texte est l'écho de celui de 1931, où Ferenczi est « peu à peu devenu un spécialiste des cas ... difficiles depuis de nombreuses années », après s'être interrogé sur ses réactions (son contre-transfert) et sur sa pratique qu'il a modifiée. Comme « l'adulte aussi devrait avoir le droit de se conduire en analyse comme un enfant difficile, c'est-à-dire déchaîné ! », il a introduit « l'analyse par le jeu » qui recèle « maintes réalités graves de l'enfance ».

(suite page 12)

Sandor Ferenczi ou les filiations de l'AGSAS (suite)

On remarque ici à quel point la place du jeu introduit un autre espace qui évoque le *game* de Winnicott, présent dans l'espace transitionnel ou les travaux de Bion sur le lien qui relie le sujet à l'objet. Dans cette lignée, on peut penser à l'intérêt du travail pratiqué dans les groupes de Soutien au Soutien.

Face aux difficultés de ses patients, Ferenczi a, pour le dire rapidement et très simplement, introjecté l'adulte incapable de reconnaître la souffrance qu'il avait fait vivre à l'enfant. Autrement dit, pour que quelque chose arrive, de ce qui s'est passé, il faut que ça passe par un autre.

Pour conclure

On peut s'étonner de la disparition du nom de Ferenczi, chez Freud qui l'avait souhaité pour successeur et abondamment cité de son vivant, puis chez ceux qui ont pratiqué la psychanalyse, même si son empreinte a perduré au-delà du silence de l'oubli durant de nombreuses années, notamment chez Klein, Bion et Winnicott ou Searles, mais aussi chez des analystes contemporains, tels Green, Pontalis ou Roussillon.

C'est Balint et ses suiveurs, notamment par la traduction annotée et la publication de ses œuvres et de sa correspondance, ainsi que des « passeurs » universitaires, qui ont permis la reconnaissance de Ferenczi.

Florence TESSARECH
Psychanalyste

NOTES :

- 1 : Freud Sigmund, Ferenczi Sandor, Correspondance T 1, 1992, 2000, Paris, Calmann-Lévy
- 2 : Ferenczi Sandor, Psychanalyse et Pédagogie, 1908, Psychanalyse I Œuvres complètes, 1908-1, Payot, 1968, p.51 – p.56
- 3 : Ferenczi Sandor, Transfert et Introjection, 1909, Psychanalyse I, p.93 – 125
- 4 : Ferenczi Sandor, Confusion de langue entre les adultes et l'enfant ou le langage de la tendresse et de la passion, 1933, p.125-135, Psychanalyse IV
- 5 : Ferenczi Sandor, Analyse d'enfants avec des adultes, 1931 p 98-113, Psychanalyse IV

Le secret d'Olga

Conte traditionnel russe adapté par Sophie Pavlovsky, éditions Nathan poche.
Présenté par Maryse Métra

Voici une histoire que j'ai présentée à la fin du dernier séminaire AGSAS et que je vous invite à lire dans son intégralité.

Natacha, Natalia, Ivanka, Irina, et Olga sont des matriochkas, des poupées russes qui s'emboîtent les unes dans les autres. Natacha, la plus grande, s'ouvre et cache Natalia, qui cache Ivanka, qui cache Irina, qui cache Olga la plus petite. Olga elle, ne s'ouvre pas, elle ne cache personne. Un matin, elle part en quête de son identité.

Elle rend visite à Sacha, vendeur dans la boutique de souvenirs.

- *Que fais-tu là toute seule, petite matriochka ?*

- *Je voudrais savoir pourquoi je ne suis pas comme mes sœurs : pourquoi je ne m'ouvre pas et pourquoi je ne cache pas une plus petite matriochka.*

- *Je n'en sais rien, petite Olga. Tout ce que je peux te dire, c'est que les enfants préfèrent la plus petite des matriochkas, parce qu'elle est la dernière qu'ils découvrent. Mais va voir la vieille Babouchka, c'est elle qui vous décore, elle connaîtra peut-être la réponse.*

Olga interroge Babouchka qui lui répond :

- *Tout ce que je peux te dire, petite Olga, c'est que la plus petite des matriochkas est la plus difficile à colorier, elle demande un travail très précis. Mais va voir Dimitri le menuisier, il aura peut-être la réponse.*

Olga interroge Dimitri qui lui répond :

- *Tout ce que je peux te dire, petite Olga, c'est que je passe beaucoup de temps à fabriquer la plus petite des matriochkas. Mais demande à Igor le bûcheron, il aura peut-être la réponse.*

Igor lui dit :

- *Tout ce que je peux te dire, petite Olga, c'est que je cherche longtemps le bois le plus beau pour la plus petite des matriochkas. Mais pose ta question au grand tilleul, il aura sûrement la réponse.*

Olga traversa la forêt jusqu'au grand tilleul qui lui apporta la réponse suivante :

- *Quand Igor le bûcheron vient chercher du bois pour le menuisier, il choisit le plus beau des tilleuls. Avec cet arbre, Dimitri fabrique des poupées creuses sauf une, la plus petite. Elle n'est pas vide, elle est faite dans le cœur de l'arbre. Le tilleul coupé n'est plus dans la forêt, mais en toi, Olga, il existe toujours, tu gardes son esprit. Tu ne caches pas une plus petite matriochka, mais un grand arbre et tous ses secrets, prends-en bien soin. Maintenant, va vite retrouver tes sœurs, n'en doute plus, tu es aussi importante que les autres.*

L'histoire se conclut ainsi : Depuis ce jour, la petite matriochka n'est plus malheureuse car, même si elle n'est pas comme ses sœurs, elle sait que sa différence est belle.

Nous retrouvons dans ce conte quelque chose qui pourrait illustrer le petit Tout et le moyen Tout, l'importance de se découvrir soi-même pour pouvoir occuper sa place parmi les autres. Ce conte séduit petits et grands et les illustrations du livre sont un magnifique support à l'imaginaire.

Des mots...

À la suite du travail en petit groupe, lors du séminaire de mars, Elisabeth F. accepte de partager avec nous ces mots qui rendent aussi hommage au Printemps des poètes :

*Compartiments, étanchéité, répétition tel le bip régulier du sonar,
Pourtant le silence est profond
Glissement dans cette mer lisse,
Il faut que l'enfant paresse, la forme ;
Puis de nouveau plongée dans les fonds !
Langueurs, torpeurs... ne pas risquer...
Comment reprendre tous ces souffles lâchés ?
Et gonfler quelques ballons pour espérer, désirer et peut-être même alors se
construire !*

Merci Élisabeth pour cette "rêverie partagée" qui résonne en chacun d'entre nous !

Reportage : Les Journées Parisiennes de l'Association « Si On Rêvait » Marie Jo Rancon*

Dans notre précédente lettre, nous avons évoqué les Journées organisées à Paris par l'Association « Si On Rêvait », les 10, 11 et 12 janvier dernier. Voici, comme promis, un article plus étoffé pour vous faire partager les moments forts de cette manifestation**.

Hélène Voisin, présidente de « Si On Rêvait », nous déroule d'abord le fil rouge de la filiation entre l'atelier « Si on rêvait » et l'AGSAS. Suivent les témoignages que nous avons reçus de certains qui étaient présents ces trois jours-là.

Si on rêvait-AGSAS : le fil rouge de la filiation

1968, CNEFEI de Suresnes. Jacques Lévine commence son intervention par une question : « L'enfant malade peut-il apprendre ? » Dans cette interrogation, tous les mots comptent, y compris le point d'interrogation.

Cet intérêt, né de sa clinique à l'hôpital des Enfants malades, le conduira à des travaux et à un compagnonnage avec les enseignants nommés dans les hôpitaux. Tout l'intéressait : les actions pédagogiques, les circuits de télévisions internes permettant de relier les enfants isolés à une régie ou une salle de classe, les paroles d'enfants exprimant le désir de savoirs et la soif d'école...

Quand l'atelier « Si on rêvait » a-t-il été créé ? C'est une question qui nous est souvent posée à propos de l'histoire de « Si On Rêvait » qui peut se décliner en de multiples réponses :

Est-ce en **1983**, quand il a été inscrit dans le projet d'école de Trousseau ?

En **1996**, quand il a été proposé aux pédagogues européens, à Uppsala ?

Reportage : Les Journées Parisiennes de l'Association « Si On Rêvait ». (suite)

En **1998**, au cours des journées européennes de Hope à Paris, quand Jacques Lévine a exposé le « Moi des enfants malades » et qu'Erik Orsenna nous a poussé vers l'écriture avec cette demande : « Quelles sont les matrices à rêves ? » ? **2005**. Une association est créée pour piloter le réseau d'ateliers, gérer la parution du livre Si on rêvait et publier un journal biannuel offert aux enfants rêveurs et écrivains.

2007. Un premier séminaire est organisé à Paris. Jacques Lévine, hospitalisé, donne par téléphone ses conseils et ses encouragements. Il insiste sur « le rôle du ré-accompagnement par l'adulte au cours de ce voyage dans l'image, du rêve au récit ou du rêve à l'écriture, puis au partage » et il rappelle qu'« il faudrait analyser la fonction, le bénéfique et le rôle d'étayage qui suit, dans notre atelier, la proposition d'écriture. »

Dans toutes ces étapes qui jalonnent ces années, Jacques Lévine fut présent, lisant tous les textes, les commentant, enregistrant les réunions sur des cassettes pour que le réseau enseignant soit irrigué.

Et nous voilà en **2014**, pour ces Journées Parisiennes. Il paraissait normal d'inviter les héritiers de Jacques Lévine à nous accompagner dans ce deuxième séminaire, cette « fête de travail ». Je les remercie de cette participation active et enthousiaste

Hélène Voisin

* Un grand merci à Hélène Voisin et à Jean Schmitt pour leur précieuse aide lors de l'élaboration de cet article.

**A paraître prochainement *Chronique des Journées Parisiennes...*, in journal HS de « Si on rêvait » et DVD du moment-théâtre. À consulter le site de l'association : si-on-revait.org

Les moments forts des Journées Parisiennes 2014

- **L'atelier philo'**, avec Geneviève Chambard qui a proposé de réfléchir à partir du mot Rencontre.

- **Le Soutien au Soutien**, avec Rose Join-Lambert et Jean Schmitt.

Comprendre la nécessité de percevoir d'un seul tenant « l'autre en difficulté » - enfant ou adulte - sous trois aspects : 'la dimension accidentée, la dimension réactionnelle à la dimension accidentée, la dimension des possibles de l'avenir' (Jacques Lévine). Le trajet même d'une hospitalisation !

- **Les Tables Rondes :**

- **Quel voyage pour l'enfant ou l'ado ? Quelle éthique de l'accompagnement pour l'enseignant ?** avec Solange Petiot et Nota Alexandropoulos (psychanalystes).

« Nous sommes là pour mener une co-réflexion à partir de vos questionnements, de vos observations et de votre vécu... » Cette co-réflexion sera très riche en échanges et approfondissements : « Un plaisir pour la tête et le cœur » avouera la collègue moldave.

(suite page 16)

Reportage : Les Journées Parisiennes de l'Association « Si On Rêvait ». (suite)

- **Que nous apprennent ces textes ?**

- avec le **regard des glaneurs** (des personnes extérieures à l'atelier qui lisent tous les textes inspirés par une photo, commentent et expriment leurs sentiments en une page d'écriture) ;

- avec la **lecture de trois textes écrits par Oumania**, 15 ans. Son enseignante a retracé le contexte de cette création et Marie-Jo Rancon a clôturé l'atelier avec son analyse d'« orthophoniste lévinienne », en insistant sur la force d'écriture et le cheminement d'Oumania capable de passer d'un récit à une histoire, pour aboutir à un poème englobant l'essentiel...

- **Parlons photos, images et rêves...** avec Gérard Planchenault, Francis Latreille et nos invités photographes. «Autant d'images, autant de possibles. Pourquoi avoir suivi, je ne peux pas dire : choisi, ce chemin plutôt qu'un autre ? » J.-B. Pontalis (*L'enfant des limbes*, Gallimard, 1998). ... Projections et choix collectif des prochains envois.

- **Place de l'atelier « Si on rêvait »** dans la scolarité des enfants malades (hospitalisés ou à domicile) ou des enfants ou adolescents en grande difficulté scolaire. En Europe et... ailleurs.

LECTURE À VOIX HAUTE sur projection de photos « matrices à rêves »

par des enfants de la M.J.C. de Palaiseau avec le Théâtre des Amulettes de **Caroline MASSÉ**

Les trois coups du théâtre résonnent et nous sommes happés par une voix riieuse : « J'ai l'imagination en joie ». Six enfants de 10 à 15 ans se succèdent pour nous emporter dans des terres lointaines où se mêlent rêves et réalité, poésies et pensées dévoilées.

(suite page 16) L'image projetée est un plaisir des yeux ; la salle est silencieuse ; un rire léger la parcourt à l'écoute de Kadir ; les respirations se suspendent dans la résonnance du mot « Bleu » d'Angeline ; des approbations se murmurent devant l'affirmation de Dino. Les voix des enfants s'affirment et l'émotion malhabile du début fait place à une possession des textes. Ces enfants qui ont choisi eux-mêmes leurs lectures sont maintenant habités par ces écritures. Leurs corps se délient, de lecteurs ils deviennent acteurs. Chacun réalise alors que « la voix, c'est la personne vivante à tout jamais »*

Lorsque tout d'un coup, l'image des fonds marins s'accompagne non plus de mots mais d'une musique c'est une dimension nouvelle qui est dévoilée.

Hélène Voisin

*Christian BOBIN, *La grande vie*, Gallimard, 2014.p, 138

(suite page 17)

Reportage : Les Journées Parisiennes de l'Association « Si On Rêvait ». (suite)

Témoignages

Image... Rêve...

Maux du corps... Mots du sujet ...

Une photo sur un écran,
Un micro et un pupitre juste devant.
Trois adolescentes, trois adolescents :
Trois jeunes attendent sagement.
Une accompagnatrice bienveillante et discrète,
La petite troupe est prête.
À tour de rôle elle offre sa voix
À celles et à ceux qui ne sont pas là.
Les images et les textes font alliance
Et viennent faire oublier leur absence.
Ils nous mènent vers ces enfants :
« Enfants hospitalisés ! » et pourtant, si présents.
Nous croyons les entendre,
Nous voudrions les comprendre...
Quelle prétention !
Alors écoutons.
Émotion !

Jean Schmitt. Waldighoffen

Pour moi, la lecture par les enfants de l'atelier théâtre a donné toute sa force au texte lu, qui pour nous lorsqu'il est produit, est souvent "chuchoté", difficilement audible, ou haché, du fait des difficultés de nos élèves. Là, dans le silence, les mots nous ont percutés, ou ont fait pétiller nos yeux, parce qu'a posteriori, ils redonnaient vie à ces phrases venues de lieux différents unis soudain dans un seul.

Sylvie Daubord. Romagnat

Ces lectures ont été, pour moi, extrêmement émouvantes ! Tous ces enfants ont lu les textes de façon sobre, pas du tout théâtrale, et c'est sans doute ce qui était si poignant : le sérieux, la présence, l'engagement dont tous ces enfants faisaient preuve, comme s'ils étaient totalement conscients de l'importance de transmettre les textes des enfants hospitalisés ! Transmettre pour permettre aux enfants hospitalisés « d'avoir la parole ». Un moment très fort.

Cécile Beauvoir. Paris

Écouter des textes issus d'un être dans un état de vulnérabilité totale et les entendre dans un milieu si différent de l'endroit où ils ont été prononcés la première fois et de la voix d'enfants et adolescents dans un état de santé favorable, a été pour moi très spécial et émouvant. Merci !

Maria Urmeneta. Barcelone

(suite page 18)

Reportage : Les Journées Parisiennes de l'Association « Si On Rêvait ». (suite)

De l'un... à l'autre.

Et puis, il y a eu un moment très particulier, celui au cours duquel les enfants de la M.J.C. de Palaiseau, guidés par Caroline Massé, sont venus tour à tour sur l'estrade pour lire, sur fond de projection photos, les textes des enfants hospitalisés.

Un moment étrange auquel je ne m'attendais pas et que je n'ai pu immédiatement m'expliquer.

Bien sûr, il y avait la force des textes venant fusionner avec la photo projetée. Mais cela, ce n'était pas nouveau, on l'avait déjà vécu.

Ce qui était nouveau, c'était le fait que ces textes arrivent par la voix et la présence physique d'enfants bien portants. Chacun à sa manière, selon son âge, son choix de texte, son physique, sa façon de bouger et d'être impressionné par ce public de « professionnels », a non seulement fait vivre les mots et les phrases nés du rêve d'un enfant malade, mais a soudain incarné cet enfant-là, en l'investissant idéalement de sa bonne santé à lui, hors des murs de l'hôpital, dans la vraie vie...

Un moment intense, unique, inespéré que celui où nous avons accédé à « l'œuvre » d'un enfant malade, grâce à l'interprétation pleine et sincère d'un enfant sain.

L'un offrant son écrit, l'autre son énergie vitale et, soudain devant nous, les deux réunis pour n'en former plus qu'un... dont l'existence ainsi reconstituée est alors apparue comme préservée de la maladie et de son ultime conséquence... prête à s'inscrire dans une sorte d'éternité.

Marie Jo Rancon. Paris



Le bien-être à l'école

Le 31 mars 2014, l'AFPSSU (Association Française pour la Promotion de la Santé Scolaire et Universitaire) a organisé une journée scientifique, à Paris, sur le thème "Réussite éducative, santé et bien-être... Agir ensemble".

George Pau-Langevin, alors ministre de la réussite scolaire, a ouvert la journée. Pour elle, « la réussite éducative s'appuie sur une vision systémique de l'école, bienveillante, accueillante et inclusive. » Se préoccuper du bien-être de l'enfant à l'école, c'est « faire en sorte que les enfants soient introduits dans un monde meilleur pour eux ». L'école de la bienveillance, c'est l'école de la confiance, de la générosité, du rapprochement de l'école et des parents.

Hélène Romano, docteure en psychopathologie clinique-HDR, a basé son intervention sur la consultation nationale des 6/18 ans réalisée en 2013 par l'UNICEF qui affirme que l'enfant est un sujet, une personne en devenir, que son environnement doit être protecteur et bienveillant. Elle pose la question : "que serait un monde d'adultes sans enfant ?".

Patrice Huerre, psychiatre, psychanalyste, a parlé des écarts de représentations des élèves et des professeurs. Pour lui, les adolescents vont beaucoup mieux que ceux de la génération précédente. Mais il existe un écart de langage important entre les élèves et les adultes. Par exemple, les élèves, appelés bavards par les professeurs, sont d'après lui, des élèves qui ont de bonnes relations avec les autres et qui devraient avoir une note de 18/20 en capacité d'animation. Il se questionne sur la jalousie des adultes par rapport à ces adolescents. Quel espace est-on prêt à laisser à la génération suivante ? Quelle est notre capacité d'accepter la nouveauté sans se sentir inquiet ?

Jacqueline Costa-Lacoux, juriste, directrice de recherche au CNRS, parle de la place de l'enfant entre parents et enseignants et explique que l'école n'est pas perçue comme hospitalière et bienveillante par les parents qui ont l'impression d'être convoqués quand cela va mal. Le terme principal employé par les jeunes par rapport à l'établissement est « humiliation ». D'après elle, le premier travail à faire est la reconnaissance des compétences des parents : histoire familiale, culture, langue, expériences...

Marianne Lenoir, médecin de l'Education nationale, a donné quelques préconisations pour aider au bien-être au collège : formation des enseignants sur la psychologie de l'adolescent, conception de lieux de loisirs conviviaux, refonte des rythmes scolaires, conservation de la mixité, participation des parents à l'amélioration du bien-être.

Pour **Éric Debarbieux**, délégué ministériel en charge de la prévention et de la lutte contre les violences en milieu scolaire, le bien-être, c'est la sécurité. Le bien-être des élèves dépend du bien-être des professeurs. D'après lui, la bienveillance passe par la confiance et c'est un combat !

Marie-Rose Moro, psychiatre, chef de service de la Maison des adolescents de Cochin, la Maison de Solenn, explique que la diversité culturelle est une chance et qu'il faut la penser. D'après elle, il faut considérer la diversité comme quelque chose qui fait du bien.

Le bien-être à l'école ... (suite)

Régine Scelles, professeure en psychopathologie, a soutenu qu'une école intégrant correctement les enfants porteurs de handicaps est une école qui accueille mieux les autres enfants.

Serge Tisseron, psychiatre et psychanalyste, a expliqué que la violence est une question de groupe, qu'il faut développer l'empathie et le tutorat entre enfants pour lutter contre la violence, par des jeux de rôles et en s'appuyant sur les technologies numériques.

Jacques Fortin, professeur honoraire en sciences de l'éducation, est venu clore la journée en partant du postulat que la santé des élèves est totalement dépendante de la santé des personnels. D'après lui, cinq éléments sont nécessaires pour une politique d'établissement favorable à une bonne santé :

- 1) faire le pari d'une approche positive de l'individu ;
- 2) avoir un cadre et des conditions de travail permettant un climat de bien-être physique, psychique et social ;
- 3) apprendre à respecter et à travailler avec les autres, l'estime de soi et l'empathie sont fondamentales ;
- 4) mutualiser les connaissances et socialiser les compétences qui gênent le travail ;
- 5) mettre en place un véritable partenariat entre élèves, enseignants, parents et associations.

“L'UNICEF nous rappelle qu'il n'existe pas de petite violence, mais que pour chaque enfant, tout adulte a le devoir d'apporter une grande confiance” a conclu Hélène Romano.

Françoise Wauters

"L'enfant qui n'apprend pas : compréhension des difficultés scolaires"

Au Centre Hospitalier Valvert à Marseille, nous avons assisté au colloque "L'enfant qui n'apprend pas : compréhension des difficultés scolaires". L'objectif était centré autour de l'approche psychodynamique des désordres dans les processus d'apprentissages scolaires. Il s'adressait aux professionnels de la santé, psychologues scolaires, enseignants spécialisés. Voici un compte rendu non exhaustif de ce colloque.

Résumé de quelques-unes des interventions :

Agnès Desarthe : Normalienne et agrégée d'anglais, est auteur d'une trentaine de livres de jeunesse, de romans.

"Du livre ennemi au livre abri "

La première conférence d'**Agnès Desarthe** a donné le ton à ce colloque. Écrivaine essayiste, elle expose son parcours singulier, étrange, d'une façon vivante, émouvante. Elle ne pouvait pas lire les récits réalistes, tous les classiques français. Elle propose quelques hypothèses à propos de ce blocage :

– Elle se sent rejetée par ces livres "réalistes", d'un réel qui est bien trop éloigné du sien.

– Assimiler la langue et le peuple français : une partie de sa famille a été déportée. Elle raconte s'être fait un serment secret de "non-pactisation ".

– Autre serment, celui de rester loyale envers les femmes de sa famille évoluant dans un environnement inculte et "machiste " : "ces femmes malmenées, je ne les dépasserai pas ", se dit-elle.

– L'apprentissage et le savoir comme menace : après la guerre, sa mère a entrepris des recherches pour savoir si son père était vivant ou mort. Agnès Desarthe explique sa position d'enfant : préférer ne pas savoir (la mort).

Dans la suite de l'exposé, elle raconte comment elle a guéri grâce à une prof de littérature... Elle dit avoir saisi que le livre a été écrit par quelqu'un, en entrant dans les coulisses de l'auteur, puis réalise que lire et écrire, c'est le même geste. Elle découvre des romans d'Isaac Bashevis Singer où elle retrouve le monde de ses grands-parents dans Shosha.

Agnès Desarthe présentait son ouvrage : *Comment j'ai appris à lire* (Stock, 2013) ; il en est question dans le dernier *Je est un Autre*. Le long chemin qu'elle a parcouru pour comprendre et dépasser son "handicap" nous évoque la méthode du Soutien au Soutien, le deuxième temps en particulier, dans l'analyse de la dimension accidentée (projet secret de l'enfant, serment de loyauté).

Paul Marciano: Pédopsychiatre, Centre Hospitalier Valvert (Marseille).

"Quelques hypothèses psychodynamiques à propos de la dyslexie-dysorthographe"

Paul Marciano, pédopsychiatre, psychanalyste, nous dit qu'écrire c'est accéder à la lecture, à sa propre histoire. À contre-courant du discours actuel sur les troubles "dys ", Paul Marciano propose plutôt une approche psychodynamique. Pour lui, la dyslexie est porteuse de sens ; il cite Freud qui nous dit que toute lettre qui vient à manquer est un acte manqué. L'écriture est un médium comme le jeu, le dessin. L'interdit d'accéder à la connaissance (sexuelle), c'est comme l'interdit d'accéder aux connaissances.

(suite page 22)

"L'enfant qui n'apprend pas : compréhension des difficultés scolaires" (suite)

Il reçoit des enfants confrontés à des énigmes dangereuses qui empêchent les apprentissages. Il relève les remaniements familiaux où la place de l'enfant vacille : les cris, la violence qui saturent, altèrent l'appareil auditif et visuel. Plusieurs pistes sont données pour expliquer ce qui peut être à l'origine de troubles « dys », de la dépression infantile aux comportements autopunitifs (masochisme ; compulsion à faire des fautes), en passant par l'inhibition cognitive, la contrainte des parents (avec l'exemple d'un enfant qui travaille 3h avec la mère : c'est la mère qui travaille et l'enfant qui se dérobe), la confusion mentale de l'enfant ; aux effets de la reconfiguration familiale (au lien premier enfant-père/mère viennent s'agréger d'autres adultes : qui est l'enfant de qui ? qui est né avant, après qui ?). Il y a pour ces enfants une véritable obligation de maîtriser les poussées pulsionnelles incestuelles, œdipiennes. En résumé, les troubles « dys » font un rempart, auxiliaire du surmoi qui protège l'enfant de ces assauts pulsionnels.

Edwige Chirouter: Maître de Conférences à l'Université de Nantes. ESPE des Pays de Loire (CREN).

« Éveiller à la pensée grâce à la médiation de la littérature : pratiques philosophiques à l'école primaire et dans l'enseignement spécialisé »

Edwige Chirouter, philosophe de formation, s'est intéressée au lien entre philosophie et littérature de jeunesse. Elle cite Jacques Lévine pour la dimension anthropologique des ateliers philosophie mais son approche diverge de celle des ateliers philo formalisés par Jacques Lévine par l'hypothèse : "on ne peut philosopher sans livres".

Elle explique que sa position, lors des ateliers philo, reste celle d'une professeure de philosophie avec le but final d'amener les enfants à argumenter, disserter, problématiser leurs idées faisant des rapprochements avec la pensée de philosophes connus à laquelle les enfants n'auraient pas eu accès sans elle. Elle expose les objectifs communs à la littérature jeunesse et aux ateliers philosophie qu'elle préconise, à savoir le Rapport au savoir et l'Estime de soi.

Elle a ensuite décrit sa méthode qui repose à chaque fois sur un album de qualité. Le thème est décortiqué ; l'animateur de la séance est un chef d'orchestre. Les séances sur un même thème peuvent durer un mois. Pour elle, la médiation par la littérature jeunesse facilite la rigueur, et permet une bonne distance avec des affects parfois actuels.

En conclusion, même si le rapport au savoir et l'estime de soi sont des objectifs de ces ateliers philo, ils restent une activité didactique avec tous les écueils que cela peut comporter : laisser certains sur le bord de la route.

Bernard Golse : Pédopsychiatre-Psychanalyste. Chef du Service de Pédopsychiatrie de l'Hôpital Necker-Enfants Malades (Paris), responsable d'un centre référent d'évaluation des troubles précoces des apprentissages.

«**Apprendre et savoir entre crainte et désir :** les "dys" au filtre de la complexité »
Bernard Golse resitue son propos dans notre société contemporaine par plusieurs remarques :

"L'enfant qui n'apprend pas : compréhension des difficultés scolaires" (suite)

- Aujourd'hui, les bébés n'ont plus le temps d'être des bébés.
- Plus les femmes ont des enfants tard (aujourd'hui 30 ans), plus on demande aux enfants d'être autonomes vite.
- Plus une société est agitée, plus les enfants agités dérangent.

Actuellement, nous sommes tenus de choisir entre des approches où tout est endogène (génétique) et des approches où tout est exogène (environnement). Le postulat de Golse est de considérer que les troubles se situent à l'interface. Il met en relief les premières acquisitions (le « non », le « oui », le « je ») qui garantissent à l'enfant un espace de sécurité interne qui lui sera nécessaire pour les premiers apprentissages.

Comme condition à la possibilité d'apprendre, il y a le droit à l'enfance. Il serait important de respecter le rythme propre, laisser le temps à chaque enfant de faire ; il n'y a pas d'apprentissage sans plaisir.

Le bébé humain est le plus immature de tous les mammifères. Le rôle de l'autre, l'éducateur, s'inscrit cérébralement chez l'enfant. Le neuro développemental s'articule avec le relationnel. Il faut accepter de perdre quelque chose pour apprendre une nouvelle chose : deuil développemental.

Anna Freud reprise par Winnicott : "C'est parce qu'on a la mère ou le père au-dedans qu'on peut être autonome".

Bernard Golse termine son exposé en disant que la solution pour lui c'est de faire des complémentarités entre le cognitif, le développemental et le psychanalytique. L'enfant se construit son cerveau dans la relation, dans le lien ; il devrait découvrir par lui-même ses compétences.

Bernard Golse invite à aller sur le site qui parle de la pouponnière de Loczy créée par Emmi Pikler, pédiatre hongroise qui a révolutionné les rapports adultes enfants.

<http://psychiatriereprenonslaparole.wordpress.com/2013/03/05/loczy-ou-le-maternage-insolite/>

A ce colloque, nous avons tenu une table avec 3 ouvrages de l'AGSAS. Nous avons échangé avec quelques participants. C'est avec satisfaction que nous avons constaté une prise en compte multifactorielle des troubles "dys" par les intervenants présents.

Nicole et Dominique Fagot



Bistrot pédagogique : La pédagogie est-elle condamnée aux lieux communs ?

L'AEEPS (Association pour l'enseignement de l'éducation physique et sportive... de la maternelle à l'université) a invité Philippe Meirieu à participer à un bistrot pédagogique, le mardi 11 mars, au Lutèce, Bd St-Michel à Paris.

Le thème choisi faisait écho à l'ouvrage de Philippe Meirieu : *Des lieux communs aux concepts-clés* (ESF, 2013). Ce "vieux routard" de la pédagogie comme il s'est défini ce soir-là, est toujours surpris de voir que les débats éducatifs s'organisent souvent autour de "lieux communs", de slogans qui agitent depuis longtemps les militants pédagogiques et que l'on trouve "novateurs" aujourd'hui. Il faut dénoncer les lieux communs sans tomber dans le cynisme, il faut conjuguer lucidité et rigueur. Philippe Meirieu s'est appuyé sur la théorie des « lieux communs pédagogiques » de Daniel Hameline. Dans le lieu commun, « *l'argumentation s'échafaude entre le truisme et l'évidence* » et « *c'est le slogan lui-même qui, au prix du malentendu latent, permet l'unité d'action* » (D. Hameline, *L'éducation, ses images et son propos*, ESF, 1986, p. 63 et 64).

Mais, ces « lieux communs » sont rarement explicités et l'on se garde bien de chercher comment ils sont apparus, dans quels sens ils ont été mobilisés et quelles différences, voire divergences d'interprétation, ils recouvrent. Il est absolument nécessaire de regarder de près le sens et la portée de ces expressions, car derrière leur apparente simplicité, elles cachent des partis pris souvent contradictoires. Pour introduire la réflexion, Philippe Meirieu a repris les définitions de Jean Houssaye (*Revue française de pédagogie*, n° 120, 1997) : "*La pédagogie, c'est l'enveloppement mutuel et dialectique de la théorie et de la pratique éducative par la même personne, sur la même personne*" et le pédagogue est "*un praticien-théoricien de l'action éducative, celui qui cherche à conjoindre la théorie et la pratique à partir de sa propre action*" et "*c'est dans cette production spécifique du rapport théorie-pratique en éducation que s'origine, se crée, s'invente et se renouvelle la pédagogie*".

Selon Philippe Meirieu, dans la pédagogie, le dire et le faire s'enrichissent mutuellement, et les pédagogues sont des figures qui ont permis que l'on transmette ce que l'humaine condition a de meilleur. Il a rappelé que les grandes figures de la pédagogie se sont souvent penchées sur les élèves les plus en difficulté. La quasi-totalité des méthodes qui, aujourd'hui, sont considérées comme allant de soi dans le système éducatif, sont nées d'abord dans les marges : "*En éducation, comme dans le cinéma, pour reprendre l'expression de Jean-Luc Godard, c'est la marge qui tient la page*".

Philippe Meirieu a repris certains lieux communs avec une approche historique, de leur apparition à leur possible dévoiement aujourd'hui :

- l'individualisation des apprentissages, de 1920 à aujourd'hui : de « l'école sur mesure » à la pédagogie différenciée ;
- la motivation : comment sortir d'une pédagogie du slogan pour réfléchir aux enjeux réels de nos pratiques ?

Bistrot pédagogique : La pédagogie est-elle condamnée aux lieux communs ? (suite)

– les évaluations : du discours à l’inflation évaluationniste : *“Et si, dans la classe, l’essentiel était aujourd’hui de retrouver le goût de la clandestinité, si les enseignants étaient plus souvent des passeurs que des douaniers, s’ils empruntaient un peu plus souvent les chemins de traverse avec un certain goût de l’aventure au lieu de passer leur temps à demander leurs papiers aux élèves, est-ce que nous ne retrouverions pas un peu plus le goût d’apprendre ?”*.

Philippe Meirieu s’est arrêté aussi sur la médicalisation des difficultés en éducation : « Une société qui renvoie tous ses problèmes à la médecine est une société malade ». Il faut même se méfier de ne pas tomber dans le piège d’utiliser les métaphores médicales pour “traiter” des problèmes d’apprentissage, car ces métaphores se retournent contre la pédagogie. L’école agit comme une centrifugeuse, elle tourne à toute vitesse et rejette au loin, elle externalise les aides. A deux reprises, Philippe Meirieu a parlé de l’importance des RASED dans l’école, qui permettent de ne pas externaliser les aides à apporter aux élèves qui rencontrent des difficultés. Les RASED sont là pour rappeler qu’à l’école, on a le droit à la différence et à la ressemblance. La question des RASED n’est pas de se demander si on apporte des aides dans la classe ou à l’extérieur de la classe, la question est de défendre les aides au sein même de l’institution scolaire ; de ce fait, elles ont le caractère instituant d’un collectif, même si elles sont encadrées par des enseignants spécialisés, parfois hors de la classe. Si les RASED disparaissaient, nous perdrons l’unité et la globalité de l’acte éducatif pour tendre vers une spécification des tâches. Henri Maldiney, philosophe et clinicien, définissait l’éducation comme « l’inversion de la dispersion ». Jamais une telle définition n’est apparue autant d’actualité.

Dans sa conclusion, Philippe Meirieu a convoqué *“Le plaisir d’apprendre”*, titre de son dernier livre paru en mars 2014 (Éditions Autrement) où il a fait appel à 12 auteurs. André Malicot, directeur de la formation chez les Compagnons du Tour de France, y défend la place du chef-d’œuvre dans la formation d’un jeune. Le sociologue François Dubet parle du bonheur à l’école, question largement sous-estimée par l’institution. Daniel Hameline présente le partage d’une œuvre musicale et de l’ouverture d’âme qu’elle apporte. Boris Cyrulnik, Bernard Stiegler, Éric Favey, Emmanuelle Daviet, Jeanne Benameur, Isabelle Pelloux, Agnès Desarthe, Marcel Gauchet, Victor Caniato apportent aussi leur contribution à ce livre sur le “plaisir d’apprendre”. *“C’est le rôle du pédagogue que d’accompagner l’élève vers la construction de son projet, de son chef-d’œuvre qui à la fois intègre et émancipe, et le plaisir d’apprendre est dans cette tension exigeante qui doit mener l’élève vers la culture et non vers les exercices routiniers”* a conclu Philippe Meirieu.

Vous trouverez prochainement l’intégralité de cette intervention sur le site de l’AEEPS (aeeps.org).

Compte-rendu de Maryse Métra

« Empêchements clownesques »

Voici la présentation d'un projet qui me tient à cœur, car unissant les valeurs portées par Jacques Lévine et celles qui me sont propres, s'inspirant de la pédagogie Freinet, du travail de clown et des écrits de Serge Boimare.

Ce projet que j'ai intitulé "Empêchements clownesques" se propose de mettre "les empêchements à penser et à apprendre" au programme des classes. En effet, ces empêchements, très répandus chez de nombreux élèves, même chez ceux qui réussissent, sont le plus souvent ignorés par les enseignants, sous prétexte qu'ils ne sont pas dans leur attribution ou leur domaine de compétence. Ils ont souvent tendance à s'en remettre aux enseignants spécialisés ou à des spécialistes extérieurs, alors que nous avons des choses à tenter dans nos classes dites ordinaires, sans pour autant entrer dans une démarche psychothérapeutique, bien sûr.

Je suis donc parti de mon expérience clownesque où, depuis quelques années, je cherche à allier regard de clown et démarche pédagogique. L'intérêt de passer par le clown, c'est de permettre l'identification à des personnages, à la fois loin des enfants par leurs costumes et décalage, et proches par leur imaginaire et fantaisie. Un peu comme lorsque Serge Boimare passe par le récit mythologique pour aborder les blocages de pensée.

En partant de scènes, dans lesquelles des clowns (Pépito, Chabotte Tripouille et Schlémil) se trouveraient confrontés à des empêchements, on pourrait offrir un miroir-écho à des préoccupations présentes chez les élèves. Ces empêchements sont nombreux donc, avec le concours d'un groupe de travail avec qui je travaille, nous en avons listé vingt nous paraissant essentiels.

Empêchements liés à l'élève :

- *J'ai peur de rater*
- *J'ai besoin de bouger*
- *J'ai des soucis qui m'encombrent*
- *J'ai honte de ce que je suis*
- *Je ne suis pas bon*

Empêchements liés à l'enseignant

- *J'ai peur de l'enseignant*
- *J'ai le sentiment que l'enseignant ne s'intéresse pas à moi*
- *Il ne nous explique pas (ou mal)*
- *Il ne nous laisse pas de place*
- *Il laisse le bazar s'installer dans la classe*

Empêchements liés aux savoirs

- *Ça ne sert à rien*
- *C'est trop facile (désintérêt/ennui)*
- *C'est trop difficile (décrochage)*
- *Je ne sais pas comment faire...*
- *C'est nouveau, ça me fait peur*

Empêchements liés à l'entourage (famille, copains)

- *Ils ne veulent pas de moi (copains)*
- *Ils se moquent de moi (copains)*
- *Dans ma famille, c'est trop différent de l'école*
- *Dans ma famille, on rate tous (on a raté les études)*
- *On n'est jamais content de moi et de mes résultats*

« Empêchements clownesques » (suite)

Et puis, parallèlement au travail de création clownesque, un certain nombre d'enseignants spécialisés et non spécialisés se sont mis à expérimenter dans leurs classes et ont profité d'une liste de diffusion "Empêchements clownesques" pour échanger autour des réflexions suivantes : comment ils utilisent les scènes ; quels retour des élèves ; quels moments de réflexion, de création...

Voilà un exemple de retour :

J'ai passé une petite demi-heure ce matin avec la classe autour de la vidéo "Je suis ailleurs". J'avais mis une caméra en place pour te faire partager ce moment... mais j'ai malheureusement oublié de mettre le micro sur ON ... Le partage sera donc pour la prochaine fois. J'étais particulièrement intéressé par ce moment, j'ai en ce moment une élève particulièrement en difficulté avec ce type de comportement. Elle est toujours ailleurs. Elle a été détectée comme "débile profonde" par un pédopsy qui a bien sûr tenu ce discours aux parents qui en ont été démolis. Il faut préciser qu'elle a à peine 6 ans ! J'ai accepté de la prendre en classe durant 2 ou 3 ans avant de prendre une réelle décision. Le pédopsy voulait déjà l'envoyer dans l'enseignement "spécial" (une particularité du système à la belge)... J'ai estimé avec les parents (dont j'ai déjà eu la grande sœur) que, dans une classe Freinet, elle ne souffrirait pas de son "retard" comme leur affirmait le médecin et, depuis septembre, elle se "réconcilie" petit à petit avec l'école malgré de gros retards... et de grosses difficultés de concentration. Elle est, en effet, toujours ailleurs. Elle a une réelle difficulté à se séparer de sa maman, ce qui n'a pas été "traité" en maternelle. Elle a pris la parole dans les échanges et a vraiment exprimé le besoin de s'échapper dans "son univers"... Un beau moment ! Dommage que je n'ai pas pu vraiment te le faire partager... La prochaine fois, je n'oublie plus le micro promis !

Dans ma classe de CP/CE1 aussi, nous avons visionné les vidéos sur la honte, sur le rejet par les copains, sur le « je ne suis pas au niveau », pour mener des ateliers de réflexion collective, pour faire du théâtre-forum, pour écrire et dessiner. Notre objectif pour ce projet serait :

- d'offrir à chaque enseignant un outil pédagogique permettant d'approcher ces empêchements grâce au clown
- de proposer des pistes pédagogiques adaptées à chaque empêchement, comme celle-ci par exemple :

Empêchement : « L'enseignant ne nous laisse pas de place »

Ma piste du « Je fais partager »

Mon objectif :

Ouvrir un espace pour permettre le partage de ce qui compte chez les élèves : leurs vécus, leurs créations, leurs découvertes. Un espace où l'enseignant est en même temps en retrait et à l'écoute, ce qui peut lui permettre de mieux connaître la personne qu'est l'élève et modifier les relations à l'intérieur d'une classe.

Ingrédients :

- Un groupe d'au moins douze personnes.
- Des étiquettes permettant de ritualiser ce moment : l'étiquette de l'activité ; les étiquettes des élèves.
- Un responsable de ce temps, celui qui donnera la parole et gèrera le temps.

(suite page 28)

« Empêchements clownesques » (suite)

Organisation :

Ce temps du « Je fais partager » doit être inscrit dans l'emploi du temps comme un rendez-vous régulier, au moins trois fois par semaine en cycle 2, deux fois en cycle 3. Et pourquoi pas au collège avec un « Je fais partager » plus disciplinaire mais venant toujours des élèves, précédant ainsi le temps de l'enseignement.

Il peut durer environ 20 minutes, le temps que trois à quatre élèves fassent leur présentation à la classe et que la classe ait la possibilité de réagir et poser ses questions.

Déroulement vécu :

1) 9h du matin. Le responsable du « Je fais partager » (élu pour la quinzaine) prend les étiquettes-prénoms des élèves et demande à chacun s'il veut passer au « Je fais partager ». Les élèves volontaires voient leur étiquette mise sur le tableau. Nous répartissons les étiquettes sur plusieurs jours de façon à ce que trois-quatre élèves environ passent à chaque fois.

2) 9h05. Anton vient présenter un livre qu'il aime bien. Il le montre, raconte rapidement le thème, présente sa page préférée. Des élèves posent ensuite leurs questions sur l'histoire, sur le choix d'Anton, sur les illustrations, par exemple.

3) 9h10. Clara a réalisé une création lors d'un moment de projets. Elle la présente et les élèves l'interrogent sur son mode de création. Certains prendront l'idée pour leur propre création.

4) 9h15 : Damien raconte à la classe ce qu'il a fait avec sa grand-mère. Il est allé à une fête de son quartier. On lui demandera ensuite où s'est déroulée cette fête et pourquoi cette fête a été importante pour lui.

5) 9h20 : Éléonore vient lire un texte qu'elle a écrit dans son cahier d'écrivain. La classe lui donnera quelques conseils pour l'améliorer et aller plus loin dans l'histoire.

Intérêts de ce temps :

- Il permet une parole libre et vivante des élèves.
- Il fait de la classe un lieu d'échange, loin de toute compétition. L'atmosphère ne peut que s'en trouver améliorée.
- Il ouvre des possibilités de rebondissements. Exemples vécus : un récit sur la perte d'une dent peut ouvrir sur un travail autour de la dentition ; la présentation d'une racine de navet peut ouvrir vers un travail de jardinage ou de sciences, etc.

Bien entendu, ce projet est ouvert à tous, aussi bien pour rejoindre la liste de diffusion que pour faire partie de notre groupe de travail. Pour ce faire, quelques éléments :

- Les scènes : <http://pedagost.over-blog.com>
- Un contact : daniel.gostain@sfr.fr
- Pour donner un coup de pouce financier : <http://fr.ulule.com/clowns/>

Daniel Gostain,
enseignant, clown de théâtre et membre de l'AGSAS

Patricia Chalon

L'Adoption bienveillante. Dire et faire autrement.

Belin, 2014

Patricia Chalon est depuis plus de trente ans psychologue de la Famille Adoptive Française, organisme d'adoption qui ne se limite pas à l'adoption internationale mais qui recueille également des enfants en France. Rédactrice en chef d'*Enfance Majuscule*, revue des droits de l'enfant, elle est aussi l'auteur de nombreux ouvrages dont *La cause des parents* (en collaboration avec Francis Curtet), *De la bienveillance à la bienveillance*, *La bienveillance. Voir en l'autre ce qu'il a de meilleur*, ainsi que de livres pour la jeunesse. Elle a été chroniqueuse hebdomadaire du « Journal de la santé » sur France 5, de 2001 à 2005.

Trop de parents adoptifs souffrent de ne pas savoir se faire comprendre de leur enfant malgré leur amour sincère et leur vraie bonne volonté. Trop d'enfants adoptés souffrent de ne pouvoir se faire entendre de leurs parents malgré leur désir de ne pas les décevoir. Trop de jeunes femmes ayant abandonné leur enfant passent leur vie murées dans un silence que personne ne peut jamais pénétrer.

L'adoption, comme toutes les parentalités, est un chemin semé d'embûches : chacun des acteurs de cette histoire extraordinaire a souvent du mal à porter un regard bienveillant sur le vécu de l'autre.

Mais comment bien traiter l'autre si l'on ignore ce qu'il peut ressentir, entendre, comprendre, faire, et ce dont il a besoin ? Qu'éprouve la jeune femme qui se sait incapable d'accueillir à sa naissance le bébé qu'elle porte ? Comment expliquer l'histoire et les sentiments des parents de naissance ? À quoi songe l'enfant adopté lorsque, autour de lui, on s'étonne de ses différences ? Que répondre à ses interrogations ? Adulte, saura-t-il à son tour mettre au monde un enfant en sachant que ses propres parents naturels n'ont pas su le garder ? Pour ceux qui deviendront des parents adoptifs, comment surmonter les problèmes de stérilité jusqu'à prendre un autre enfant pour le leur ? Comment non seulement l'aimer, mais l'accepter pour lui-même ? Et pour les professionnels, comment accompagner les mères de naissance, les parents adoptifs ?

À toutes ces questions, Patricia Chalon propose des réponses qui renouvellent les pratiques personnelles et professionnelles, sans jamais être donneuse de leçon. Elle illustre ses propos d'exemples vécus et aborde sans tabou de nombreuses questions qui font débat : l'accouchement sous X, l'homoparentalité. Les annexes donnent des repères historiques, rappellent les textes législatifs et les institutions concernées.

Cet ouvrage très complet fera date dans le domaine de l'adoption.

Liliane Chalon

Le plus beau de tous les pays
un roman de Grace McCleen
(Éditions du Nil 2013, 397 pages)

Judith a dix ans. Elle vit seule avec son père dans un pavillon plein de reliques et de souvenirs de sa mère. Elle grandit en endossant la responsabilité de la mort de celle-ci à sa naissance, l'aide qu'elle doit apporter à son père dont le travail à l'usine est harassant, tout en assurant respect et fidélité à une communauté religieuse à laquelle appartient sa famille.

Victime de brimades et de violences à l'école, Judith ne cherche pas à se défendre. Elle facilite même la tâche de ses tortionnaires, à la fois honteuse de devoir subir ces violences, fataliste, voire même responsable de ce qui se passe et hantée par ce qui risque de lui arriver.

« Lundi, Neil va me plonger la tête dans la cuvette des W.C... Je n'arrivais pas à détourner mes pensées de la cuvette des WC, je n'entendais rien d'autre que le bruit de la chasse d'eau, je ne sentais rien que des mains qui m'appuyaient sur la tête... »

Elle ne connaît aucun adulte qui pourrait l'aider, même pas son père ! « J'ai un secret. Le voici : Mon père ne m'aime pas. Je ne sais pas comment je l'ai deviné, mais ça fait un moment que j'en suis sûre » et Judith nous apporte « ses » preuves de l'indifférence de son père à son égard.

Le refuge de Judith, c'est un monde imaginaire qu'elle se construit et qui prend de plus en plus de place dans sa vie. « Il y a un monde dans ma chambre. Il est fait de ce dont personne ne veut et de choses qui appartenaient à ma mère. J'y ai consacré toute ma vie ».

Ce monde s'appelle « Le plus beau pays du monde » : il est formé de collines, de rivières, de villages... fabriqués à partir de morceaux de moquette, sets de table, chutes de tissu, films plastique, papier mâché, écorces, papier crépon, papiers de bonbons, confettis, glands, bouchons, allumettes, écorces d'oranges...

Un jour, une fille vient dans sa chambre : « Une fois, j'ai montré ma chambre à une fille. Elle a dit : “ C'est quoi toutes ces ordures?” Parce que, pour elle, ce n'était rien de plus. Mais la foi voit ce qui se niche dans les fissures d'un mur et dépasse juste ce qu'il faut pour qu'on le remarque. Chaque jour, les fissures du monde se font plus larges. Et chaque jour, il en apparaît de nouvelles »

Petit à petit, ce monde imaginaire va dépasser les limites de sa chambre. Un jour, pour fuir les brimades des élèves de son école, Judith a un souhait : qu'il neige afin que les routes ne soient pas praticables. Ce souhait se réalise. Judith est alors persuadée qu'elle possède un pouvoir exceptionnel...

À travers le regard de cette petite fille, Grace MacCleen réussit à nous transmettre à la fois le frisson du suspense et la poésie de l'enfance.

Mais on ne peut s'empêcher de se mettre à la place des deux personnes qui chercheront à l'aider : une enseignante remplaçante et un jeune religieux.

On aimerait pouvoir mettre cette situation à l'épreuve du Soutien au Soutien pour croiser nos regards tripolaires, démêler les fils de l'intelligibilité et recevoir des propositions du « modifiable » lors du troisième temps de la méthode.

Un beau roman qui vous bouleverse, « étrangement obsédant », dont la lecture m'a été conseillée par un enseignant, adhérent de l'AGSAS, que je remercie.

La Cour de Babel

Julie Bertucelli a posé sa caméra pendant une année scolaire, dans la classe d'accueil de Brigitte Cervoni, au collège de la Grange aux Belles Paris Xème. Des ados venus des quatre coins du monde qui apprennent à vivre et apprendre ensemble.

Les moments d'expression orale s'appuient sur leur vécu, leurs émotions et sentiments, leurs inquiétudes et leurs aspirations. Ils parlent d'eux, de leur religion, sans tabou.

Au fil de l'année, on entend leurs progrès, on voit les amitiés se tisser et le projet de classe avancer : ils préparent un film et sont primés à Chartres et à Paris.

Certains élèves sont brillants et peuvent intégrer une scolarité dite normale, d'autres ont plus de difficulté et devront poursuivre dans la classe d'accueil. Les résultats sont expliqués aux parents.

Dans cette classe, l'apprentissage suit la vie. C'est un film lumineux et l'enseignante en retrait dans le film, sauf pour le final, entre embrassades, larmes et émotion, mérite toutes les félicitations pour avoir accepté ce beau projet et pour avoir structuré les apprentissages au plus près de la vie des élèves et de la vie de la classe. Belle réussite !

Liliane Chalon

Idéklic 9, 10, 11, 12 juillet, 25 ans déjà ! Une édition extranniversaire !

C'est en 1990, que le Festival International pour l'Enfant "Idéklic" a été créé à Moirans-en-Montagne (39), dans un environnement de lacs, de rivières, de forêts, à 1h30 de Lyon, Besançon, Dijon, Genève.

Marqué par une industrie du jouet particulièrement créative issue d'une longue tradition artisanale du bois et de la tournerie, puis confortée par la naissance de la plasturgie, Moirans-en-Montagne a su se faire un nom en tant que "Capitale historique du Jouet". De là à créer un festival pour l'enfant, il n'y avait qu'un pas !

Ce qui fait la richesse de la démarche, c'est que l'équipe organisatrice n'est pas tombée dans le piège de la mise en valeur du jouet qui fait la richesse de l'activité de cette région, elle a donné toute sa place à "l'enfant jouant" tel que Winnicott a pu le définir. En effet, Idéklic se définit comme le festival de l'enfant ACTEUR, SPECTATEUR et CRÉATEUR. Comprenant l'enfant comme un individu dans sa globalité, les ateliers se définissent comme un terrain de découvertes, d'expérimentations et de créativité faisant appel à toutes les formes d'intelligence. L'enfant y trace son itinéraire selon son propre cheminement, en toute autonomie et liberté.

C'est dans ce contexte que, pour la quatrième année, l'AGSAS sera présente avec l'animation d'un atelier-philo, les 9, 10 et 11 juillet, par Maryse Métra, Pascale Mermet-Lavy et Josse Annino.

Pour en savoir plus : www.ideklic.fr/

XXIX Congrès de la FNAREN

du 2 au 5 juillet 2014, ÉCHIROLLES (38)

" Relations école-famille : construire une confiance réciproque pour mieux (s') apprendre. "

Désireux de continuer à s'inscrire dans une dynamique de recherche et d'évolution de la pratique rééducative, les rééducateurs de l'Éducation nationale organisent en 2014 un congrès dans l'agglomération grenobloise sur la thématique de la « relation école/famille ».

L'AGSAS sera présente sous la forme d'un stand animé par ses adhérents qui sont toujours nombreux à ce congrès. Dans ce congrès de la FNAREN, carrefour de champs théoriques, riche de l'éclairage d'universitaires, de chercheurs, de psychologues, philosophes, sociologues, psychanalystes, écrivains... nous pourrons assister aux interventions de plusieurs collègues de l'AGSAS, parmi lesquels :

Raymond Bénévent : Ni enfant ni élève « merveilleux », quel chemin s'ouvre pour moi ?

Agnès Pautard : "L'Arbre Généalogique Fictionnel"

Corinne Floquet avec Bruno Masurel d'ATD Quart Monde : Familles, école, grande pauvreté : quand parents et enseignants s'en mêlent.

Maryse Charmet, Maryse Métra avec Reine Garcia : « On joue ensemble ». Jouer, échanger et éduquer ensemble à l'école pour mieux accompagner la croissance de l'enfant.

Au cours de chaque congrès, une rencontre est organisée pour une réflexion commune avec différents partenaires (fédérations ou associations des professionnels de l'Éducation nationale, fédérations des parents d'élèves, mouvements pédagogiques, syndicats de l'enseignement, associations militantes et citoyennes hors Éducation nationale...). Lors de ce temps avec Philippe Meirieu en modérateur, l'AGSAS pourra prendre aussi la parole.

Pour en savoir plus : www.congresfnaren2014echirolles.fr/

Bureau de l'AGSAS

Maryse METRA,
(Présidente de l'AGSAS)
27 Rue des Fonatines
39460 Foncine le Haut
03 84 51 91 70 et 06 76 74 52 98
m.m.metra@orange.fr

Martine LACOUR
(Vice-présidente)
96 Rue de Belleville
75020 Paris
01 43 58 56 37-06 60 68 56 37
martine.lacour2@wanadoo.fr

Jeanne MOLL,
(Vice-présidente, rédactrice
en chef de la revue annuelle de
l'AGSAS : "JE est un autre")
Jeanne Moll
Buchenweg 1b
76532 Baden-Baden
Allemagne
tel : 00 49 72 21 54 865
moll.jeanne@laposte.net

Bernard DELATTRE
(Secrétaire général)
pour tout renseignement
concernant l'association.
Bernard Delattre
10 Rue aux Loups
76810 Luneray
02 35 50 63 19 et 06 24 28 76 02
bernard.delattre1@orange.fr

Jean SCHMITT
(Secrétaire-adjoint)
25 Rue du 19 novembre
68640 Waldighoffen
03 89 25 88 73
jean.schmitt@orange.fr

Gilbert JEANVION
(Trésorier)
10 Cité des Prés de Vaux
25000 Besançon
03 81 61 18 84 et 06 84 84 05 58
gilbert.jeanvion@neuf.fr

Geneviève CHAMBARD
(Trésorière adjointe)
responsable de la formation
ateliers de philo Agsas.
3, Allée du Belvédère,
77310 Saint-Fargeau
01 60 65 54 22 et 06 01 83 91 75
gchambard@neuf.fr

Détails des contacts sur
◦ agsas.fr/contacts

Adhésions

◦ Téléchargez le bulletin d'adhésion des particuliers en pdf.

◦ Téléchargez le bulletin d'adhésion des collectivités et associations en pdf.

BULLETIN D'ADHESION (Année scolaire 2014-2015)

> Adhésion

> Renouvellement d'adhésion

Nom :

Prénom :

Profession :

Adresse :

.....

.....

Tél :

Portable :

e-mail :

adhère à l'AGSAS pour l'année 2014/2015 et recevra le
N° 25 de la revue « Je est un Autre », en avril 2015, ainsi que
trois publications de « La Lettre de l'Agsas »
(début décembre, début mars et début juin)

Chèque de 38 euros à l'ordre de l'AGSAS

à envoyer à :

Rose Join-Lambert
212 Rue de Vaugirard
75015 Paris
01 42 19 05 29 et 06 15 87 38 22

Merci de bien vouloir compléter la demande d'autorisation ci-dessous

J'autorise l'AGSAS à utiliser ma photo sur son site

Je n'autorise pas

Date signature

*N'hésitez pas à réagir aux articles,
à nous en proposer pour la prochaine Lettre de l'AGSAS.
Faites-nous part de vos actions sur le terrain
en tant qu'adhérents en écrivant à
◦ m.m.metra@orange.fr*



Publications

La Revue : « JE est UN AUTRE »

Elle paraît une fois par an, au printemps et reprend le thème du colloque annuel.

Du n°20 au n°23, chaque numéro : 15 €, port inclus.
 Pour l'achat de 3 revues, du N° 11 au N° 19, port inclus, 20€ (N°16 épuisé)
 2014, n°24 : Education et psychanalyse : quelle histoire !?
 2013, n°23 : Grandir, éduquer, enseigner: Quelle(s) prise(s) de risque(s)
 2012, n°22 : Que savons-nous des adolescents aujourd'hui ?
 2011, n°21 : Art, culture et humanité dans le creuset de l'école
 2010, n°20 : École : l'urgence de penser
 2009, n°19 : Hommage à Jacques Lévine. Pourquoi l'école ? Apprentissages, savoirs, croissance...
 2008, n°18 : Quels espaces d'initiative dans l'institution ?
 2007, n°17 : La difficile question de la transmission.
 2005, n°15 : L'instance-monde. (photocopies)
 2004, n°14: Quel avenir pour les instances paternelle et maternelle ? (photocopies)
 2003, n°13 : Le nouveau peuple scolaire.
 2002, n°12 : Le moi et le groupe.
 2001, n°11 : Le corps dans tous ses états.
 Du n°11 au n° 19 : 8 € port inclus (NB : n°16 épuisé).

Les Ouvrages

Je est un Autre

Pour un dialogue pédagogie-psychanalyse
 Jacques Lévine, Jeanne Moll.
 ESF Editions. 2001- 28€

Pour une anthropologie des savoirs scolaires De la désappartenance à la réappartenance

Jacques Lévine, Michel Develay, avec la collaboration de Bernard Delattre.
 ESF Editions 2003- 14€

Pédagogie et psychanalyse

Mireille Cifali, Jeanne Moll
 L'Harmattan 2004 réédition.

L'enfant philosophe, avenir de l'humanité ?

Ateliers de réflexion sur la condition humaine.

Jacques Lévine, avec Geneviève Chambard, Michèle Sillam et Daniel Gostain
 ESF Editions septembre 2008- 22€

Prévenir les souffrances d'école,

Pratique du soutien au soutien.

Jacques Lévine, Jeanne Moll.
 ESF Editions Février 2009- 22€

Grandir, éduquer, enseigner : Quelle(s) prise(s) de risque(s) ?

Gilbert Jeanvion.

2013, 15€

Si on rêvait...

un ouvrage auquel ont participé Jacques Lévine (deux textes) et Hélène Voisin, dans l'esprit des ateliers de recherche de l'AGSAS. (29 euros) Edition Belin

L'école, le désir et la loi

Fernand Oury et la pédagogie institutionnelle.

Histoire, concepts, pratiques,

Raymond Bénévent, Claude Mouchet

Editions du Champ social. (35 euros)

Pour toutes informations et commandes d'ouvrages, de la revue,
 pour télécharger des articles, rendez vous sur : agsas.fr/publications